

2.

femmes et religions

La femme, son corps et la religion

Après *La femme et la religion au Canada français*, voici un deuxième volume présenté par le Groupe d'études interdisciplinaires sur la femme et la religion au Canada. C'est une approche diversifiée de la problématique de la réalité féminine comme de la réalité religieuse.

Le Groupe d'études a effectué une recherche sur le discours des femmes lorsqu'il exprime le rapport entre le corps et la religion. Au cours des discussions, divers sujets furent touchés dont le rapport entre l'expérience et la religion, entre l'expérience, la parole et la science, ainsi que les discours religieux sur le corps des femmes.

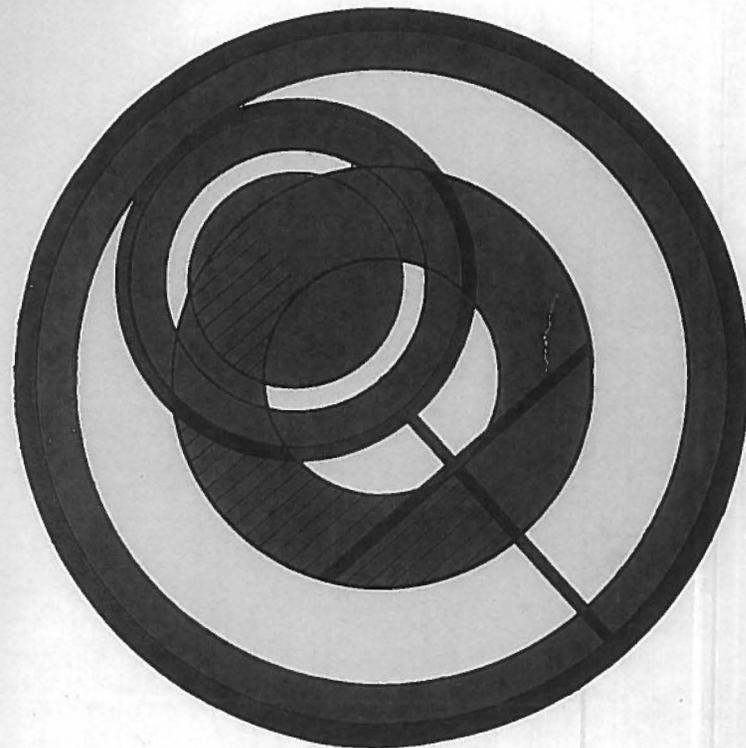
On comprendra la variété des études qui forment le présent ouvrage. Elles résultent d'une première approche pluridisciplinaire dans un domaine presque complètement inexploré des sciences des religions.

La Femme, son corps et la religion

LA FEMME, SON CORPS ET LA RELIGION

Approches pluridisciplinaires

sous la direction d'Élisabeth J. Lacelle



2

2

FEMMES ET RELIGIONS



A Marie-Andrée,

Je t'envoie enfin
le Texte publié d'un
de mes écrits que j'appré-
cie le plus!

Avec toute mon amitié,

Yvonne Dumais

Femmes faites chair

Corps de la femme qui saigne — l'hémorroïsse,
 corps de la femme qu'on veut lapider — la femme adultère,
 corps vierge qui enfante — Marie,
 corps qui ouvre à l'amour — la bien-aimée du Cantique des
 Cantiques,
 corps dynamisé,
 corps abîmé — la femme courbée,
 corps stérile et fécond — Sara, Rachel et les autres,
 corps menacé avec la venue de la fin des temps,
 corps appelé à la résurrection.

Dire le corps, les corps, à partir de la tradition judéo-chrétienne et à travers elle peut à prime aborder étonner, scandaliser même, tant la pensée grecque dichotomisante corps/esprit a exercé un rôle prépondérant dans la transmission de la révélation chrétienne. Pourtant, s'il est une religion qui est obligée de parler du corps, c'est bien le christianisme, qui repose sur la foi en un Dieu incarné, fait chair. « Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous. » (Jean 1, 14).

Dire le corps, les corps des femmes à partir de la tradition judéo-chrétienne et à travers elle apparaît doublement stupéfiant, car s'il est une chair considérée comme avilie et diminuée, c'est bien celle des femmes, tant le mythe d'Ève a perturbé la mentalité de nos pères fondateurs et transmetteurs du christianisme. Même si Jésus est né d'une femme (Gal. 4,4), l'image obsédante de la femme tentatrice s'est propagée de siècle en siècle et prévaut encore de nos jours. Toutefois, en relisant la Bible, en ruminant la tradition chrétienne, en approfondissant le sens de la création et de l'incarnation, je me sens attirée à y découvrir toutes les possibilités de signification, de libération qui sont susceptibles de favoriser un vécu plus fort, plus ardent et engageant du corps. Toute cette portée de sens sollicite une reconnaissance audacieuse de la vitalité plénière du corps après des siècles de camouflage, de négation du corps des femmes, d'interprétations allégoriques, spiritualisantes.

Ces femmes faites chair, je vous convie à mieux les connaître à travers cette foi chrétienne qui révèle le corps,

qui libère le corps, qui célèbre le corps. C'est en tant que croyante et féministe que je vous offre une lecture théologique du corps, notamment de celui des femmes. Une lecture théologique qui ne se veut pas abstraite, mais réfléchie, articulée à travers des expériences de femmes : la mienne et celles de plusieurs autres. Les femmes qui ont existé dans un passé lointain ou plus récent, je peux les rejoindre, soupçonner un peu de leur histoire par l'intermédiaire des écrits bien restrictifs et fort limités de nos pères. Celles d'aujourd'hui, je peux les écouter, partager avec elles, sentir leurs aspirations, leurs désarrois. Celles de demain, j'ose espérer, parfois contre toute espérance, qu'elles connaîtront une pratique plus ouverte, plus stimulante.

Au fur et à mesure de mon écrit, je laisserai quelques vagues poétiques envahir le texte¹. Peut-être entendrez-vous la marée montante, celle des jours frisquets de juillet 1980, sur une plage isolée du Bic, celle qui vous enivre de ses lames radieuses et écumantes, de ses jaillissements d'eau éclaboussants, celle qui vous communique de sa puissance renouvelée et continue. Si l'on parle d'incarnation, comment ne pas vous avoir indiqué le milieu inspireur qui me porte !

1 — Corps révélés ou à révéler

L'incarnation,
 c'est s'inscrire dans un corps,
 posséder le corps
 pour le vivre intensément.

Révéler, c'est lever le voile sur une réalité inconnue, ou mal connue, faire surgir une réalité profonde, plus réelle que le quotidien de nos jours. Révéler le corps devrait être une des préoccupations majeures de cette foi chrétienne qui est avant tout une foi en un Dieu incarné, qui se révèle dans la chair, et pourtant, elle apparaît, à plusieurs, fuir le corps, le priver de tout son potentiel animé-animal, pour le transposer dans un monde éthéré que nous ne connaissons pas.

1. Amos Niven Wilder. *Theopoetic*. Philadelphia, Fortress Press. 1976.

Religion de salut, le christianisme s'est efforcé de faire voir et de démasquer les causes du mal. La chair, caractérisant la faiblesse de l'existence humaine et menacée par la mort, a souvent été désignée comme le siège des passions et du péché.

De fait, quand nous étions dans la chair, les passions pécheuses qui se servent de la Loi opéraient en nos membres afin que nous fructifions pour la mort. (Rm 7,5).

Il faut noter que saint Paul établit une différence entre le *sôma* (corps) et la *sarx* (chair). La *sarx* définit l'être humain « dans son altérité par rapport à Dieu, dans sa fragilité et sa mortalité. (...) Tandis que le concept de *sôma* (corps) peut à la fois s'identifier à *sarx* pour exprimer tout le péché, toute la corruption de l'homme, mais aussi être porteur de sa résurrection². »

Je ne retiendrai pas cette spécification paulinienne dans mon texte, j'y parlerai indistinctement du corps et de la chair dans leur réalité concrète, tangible, limitée et ouverte. Je suis surtout influencée par Charles Davis qui nous fait découvrir dans *Body as Spirit* comment « la conscience humaine et la réalité physique (incluant nos corps) sont liées ensemble dans une relation de participation mutuelle. (...) Interprétés par la conscience humaine, ils (les phénomènes physiques) servent aussi comme hiérophanies ou manifestations du sacré, réalité transcendante à laquelle ils participent. » Ainsi, « l'expérience sensuelle du corps devient un véhicule du mystique. La spontanéité du corps devient la forme extérieure et la présence perceptible de la spontanéité de l'esprit³. »

La découverte de l'esprit révélé à travers le corps n'a pas été souvent signalée dans la tradition chrétienne. Au contraire, nous y trouvons des corps qui ont été utilisés sans être profondément acceptés dans leur intégralité existentielle et leurs dynamismes créateurs. C'est pourquoi j'ai choisi deux situations bien concrètes de la vie des femmes : la fé-

condité et le sang menstruel, deux phénomènes qui sont physiologiquement en relation l'un avec l'autre, qui peuvent être vraiment appropriés et compris par les femmes d'abord et aussi par les hommes, dans leur signification de croissance et de totalité.

Corps stérile et corps fécond

Corps stérile,
corps fécond,
rire ironique de Sara,
pleurs effrénés d'Anne,
crise de jalousie de Rachel,
attitude méprisante d'Agar enceinte.

Les écrits de l'Ancien Testament font entendre les cris de désolation ou de joie selon que les femmes sont stériles ou fécondes, car la loi mâle du patriarcat exigeait une postérité assurée — objet d'ailleurs des bénédictions de Yahvé, des promesses qui devaient se réaliser (Gen 12,2). La maternité s'imposait, sinon les femmes se considéraient comme méprisables et incapables de perpétuer la survivance de la descendance de leur mari. Une rivalité très forte s'installait conséquemment entre les femmes en fonction de leur grossesse accomplie. Ainsi Rachel stérile est frénétiquement jalouse de sa sœur Léa ; il ne lui suffit pas de savoir qu'elle est la préférée de Jacob, la maternité ardemment désirée est pour elle une question de vie ou de mort et elle implore Jacob.

« Fais-moi avoir aussi des enfants ou je meurs. » (Gen 30,1). Même situation pour Anne stérile qui est l'objet d'affronts de Peninna féconde, l'autre femme d'Elqana. Celui-ci a beau lui déclarer : « Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils ? » (1 Sam. 1,8), elle ne sera vraiment consolée que lorsqu'elle donnera naissance à Samuel.

Pour assurer leur descendance, lorsque leur femme était stérile, les patriarches bénéficiaient de subterfuges légaux. Les servantes venaient pallier de façon efficace la stérilité de leur maîtresse ; ainsi Agar pour Sara, Bilha pour Rachel, Zilpa pour Léa qui connut un temps de stérilité. Le droit mésopotamien permettait cette pratique et c'est la femme qui proposait sa servante à son mari. Cette servante concevait sur les genoux ou entre les bras de sa maîtresse,

2. John A. T. Robinson, *Le corps. Étude sur la théologie de saint Paul*, Traduit de l'anglais par P. De Saint-Seine, s. j., Lyon, Éditions du Chalet, 1966, p. 45.

3. Charles Davis, *Body as Spirit. The Nature of Religious Feeling*, New York, The Seabury Press, 1976, p. 42-43. La traduction est mienne.

comme le notent de façon pertinente les expressions bibliques. Cette pratique n'était pas toutefois très réconfortante pour les maîtresses, qui étaient parfois méprisées par leurs servantes devenues enceintes. « Lorsqu'Agar se vit enceinte, sa maîtresse ne compta plus à ses yeux. » (Gen 16,4).

Si la stérilité touchait les hommes, ils jouissaient d'autres débouchés légaux qui leur permettaient de perpétuer leur nom. Ainsi Ruth la Moabite va donner une descendance à son mari, même après sa mort (Ruth 4, 14-15).

Les femmes d'Israël étaient certes conscientes de l'importance de leur fécondité, pourtant celle-ci était peu vécue pour la jouissance des femmes elles-mêmes, mais pour la gloire des patriarches et des hommes.

Les femmes dirent alors à Noémi (belle-mère de Ruth) : « Béni soit Yahvé qui a fait aujourd'hui qu'un proche parent ne manquât pas au défunt pour perpétuer son nom en Israël. (Ruth 4,14).

De plus, l'état de la femme enceinte était plutôt considéré comme un état de peine, de châtement décrit dans le premier et le dernier livres de la Bible, ainsi que dans les trois synoptiques :

À la femme, il dit : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. » (Gen 3,16)

Malheur à celles qui seront enceintes ou allaiteront en ces jours-là. (Luc 21, 23, cf. Matth 24, 19 ; Mc 13, 17)

Elle est enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement. (Ap. 12,2)

Ces passages trahissent le dédain des narrateurs mâles en ce qui concerne les différentes étapes de la vie d'une femme. Ils désignent les femmes comme les moyens servant à assurer une descendance, mais en méprisent les conséquences physiologiques chez les femmes. Processus physiques dont ils sont distants et qu'ils ignorent, si ce n'est par l'intermédiaire d'un autre, la femme. Ce que les hommes ne contrôlent pas, souvent ils le méprisent et le dévaluent.

Corps stérile, corps fécond, tous les deux doivent être reconnus. Ainsi, Jésus opère une césure importante dans l'appréciation des corps selon leur fécondité. En privilégiant

un autre type de filiation : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? (...) Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère. » (Mtth 12, 48, 50). Jésus allège le fardeau des femmes soumises à une nécessaire maternité. Il redonne ainsi aux femmes une liberté : celle d'assumer leur maternité ou d'y renoncer (cf. les eunuques pour le Royaume), ou d'accepter la stérilité. Le désintéressement qu'il manifeste donne aux femmes la possibilité de mieux apprécier leur fécondité en raison de leur désir, des moments intenses de vie qu'elle leur apporte, une fécondité qui ne s'exprime pas seulement dans la dimension physique... « Signaler que dans le ventre des mères l'espace n'a cessé de grandir avec le nombre croissant des désirs⁴. »

Il faut certes dépasser l'asservissement de la loi patriarcale pour pouvoir se livrer à la jouissance du corps qui porte l'enfant, qui laisse émerger peu à peu une nouvelle vie paisible, puis turbulente. Penelope Washbourn a bien montré comment :

la grossesse et la naissance d'un enfant est une crise spirituelle pour une femme, non seulement dans le sens qu'elles soulèvent des questions au sujet de l'interprétation de sa féminité, mais aussi parce qu'elles impliquent une prise de décision au sujet du pouvoir créateur de la fertilité. L'expérience personnelle de ce changement dramatique dans son corps à travers laquelle une nouvelle vie est accueillie et expulsée est un événement « sacré ».⁵

Phyllis Tribble a aussi signalé que l'Écriture nous fait découvrir que les entrailles des femmes sont à Dieu et que Dieu n'a pas craint de se révéler avec la compassion et la tendresse d'une mère.⁶

Le corps qui saigne

« O ! femme souillée par le sang menstruel.

4. Nicole Brossard, *Le sens apparent*. Paris, Flammarion, 1980, p. 5.

5. Penelope Washbourn, *Becoming Woman*. New York, Harper & Row, 1976, p. 95.

6. Phyllis Tribble, *God and the Rhetoric of Sexuality*. Philadelphia, Fortress Press, 1978.

Tu es un monstre
dont il faut à tout prix protéger la nature. »⁷

La femme possède un corps qui saigne de façon cyclique, sauf quand elle est enceinte ou qu'elle a atteint l'âge de la ménopause. Cependant le sang menstruel a été de tout temps l'objet de tabous⁸, considéré comme impur, inspirant la crainte, circonscrit dans des jours d'isolement.

Lorsqu'une femme a un écoulement de sang et que du sang s'écoule de son corps, elle restera pendant sept jours dans la souillure de ses règles. (Lev. 15, 19)

Ce rejet du sang menstruel a fait l'objet de recherches de la part des anthropologues⁹. Il est étonnant de constater qu'alors que le sang était pour les sauvages une boisson délicieuse, le sang des femmes épouvante les hommes.¹⁰ Dans le monde judéo-chrétien, le sang a également reçu une double signification. Israël donne au sang un caractère sacré, il représente la vie et situe les humains dans une relation avec Yahvé, le seul maître de la vie. C'est pourquoi le sang ne peut être versé (interdiction du meurtre), ne peut être consommé (interdit alimentaire du sang), est utilisé pour expier (l'usage du sang dans le culte) (Lv 17, 11, 14 ; Deut 12, 23). En même temps, le sang de la femme, tel qu'il est écrit dans *Le Lévitique*, est considéré comme impur, sale ; cet état d'impureté est conféré à tout l'être, si bien que les mâles ne doivent pas venir en contact avec la femme avant tout acte sacré (cf. 1 Sam. 21, 1-7).¹¹

7. Extrait des lois hindoues de Manou, vers cité par Havelok Ellis dans Ernest Crawley, *The Mystic Rose*, vo. 1, New York, Boni and Liveright, 1927, p. 77.

8. « Menstruation taboos are virtually universal in recorded history and continue to exist in the present. » Emily E. Culpepper, « Zoroastrian Menstruation Taboos : A Woman's Studies Perspective », in Judith Plaskow and Joan Arnold Romero eds., *Women and Religion*. Missoula, American Academy of Religion and the Scholars' Press, 1974, p. 200.

9. Cf. Evelyn Reed, *Féminisme et anthropologie*. Paris, Denoël Gonthier, 1979, p. 102-110.

10. Robert Briffault, *The Mothers*, vol. II. New York, The Macmillan Company, 1967, p. 365-390.

11. Abimélek accepte de donner à David les pains sacrés, lorsque ce dernier affirme : « Bien sûr, les femmes nous ont été interdites, comme toujours quand je pars en campagne, et les choses des hommes sont en état de pureté. » (v. 6).

Cette double attitude vis-à-vis du sang n'est pas sans intriguer et éveiller des soupçons sur les préjugés discriminants qui existent au sujet du sang des femmes, en particulier le sang menstruel. D'une part, le sang est sacré, porteur de vie, donnant le salut — le sang de Jésus expie pour tous les péchés des humains ; d'autre part, le sang des menstruations est repoussé, caché, considéré comme inutile, même aux yeux des femmes encore bien ancrées dans une culture masculine.

Pour les époques où les connaissances physiologiques dans le domaine étaient presque nulles, cette attitude pouvait être fort compréhensible. Aujourd'hui, nous devons savoir que l'écoulement du sang menstruel marque la fin d'un cycle vital, ouvert sur une fécondité qui n'a pas été utilisée. Ce sang indique le processus normal de croissance et de dégénérescence d'un ovule qui n'a pas été fécondé. Il manifeste tout le dynamisme du corps des femmes qui vivent à chaque mois, pendant plus de trente ans, cette manifestation d'énergie vitale qui n'est pas qu'un simple déchet. Ce phénomène physiologique est très libérateur pour le corps des femmes, qui est congestionné pendant la période pré-menstruelle et qui vit une détente presque complète avec l'écoulement sanguin.

Comme chrétiennes, nous découvrons que le sang menstruel nous fait participer à cette vie débordante que Jésus est venu nous apporter. Il n'est pas une réalité privée de toute signification, il est partie prenante du dynamisme créateur — le mystère de la création. Il nous permet de vivre à chaque mois un moment de la libération — un passage d'un état de sensibilité, de légère dépression, parfois de douleur à une vie renouvelée, stimulée ; c'est un cycle régénérateur, un mouvement d'hormones bénéfique pour tout l'être.

En guérissant l'hémorroïsse, Jésus redonne à cette femme le processus normal de son corps et lui permet de vivre de façon régulière sa sexualité (Lc 8, 43-48). Au milieu de cette foule qui l'enserme de toutes parts, Jésus prend conscience qu'il vient d'accomplir un geste de salut pour l'être complet de cette femme. « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix », car toute ta sexualité de femme a été restau-

rée.¹² La foi dont parle Jésus est une foi qui guérit tout l'être, y compris le corps. Des aveugles qui voient, des boiteux qui marchent, des lépreux dont la peau redevient saine, et cette femme dont le flux de sang qui l'afflige depuis douze ans s'arrête brusquement.

Stérilité, fécondité du corps, sang menstruel, deux propriétés spécifiques du corps des femmes auxquelles notre foi en un Dieu incarné vient donner un sens très profond. Par ces deux moments physiologiques de la vie des femmes, nous touchons à la vie abondante, incessante qui est en nous, qui se manifeste de façon ostensible, bien concrète. Nous ne pouvons nous réfugier dans des abstractions, nous sommes toujours reliées à la vie concrète, quotidienne quand le sang nous coule entre les jambes. Nous nous sentons enracinées à cette terre-mère, généreuse, quand nous devenons enceintes, quand des « blés enfants » apparaissent, comme dirait Péguy.¹³

2 — Libérer le corps

La liberté dont nous parle saint Paul, « c'est pour que vous deveniez libres que le Christ vous a libérés » (Gal. 5, 1), elle s'adresse à tout notre être, conséquemment à notre corps. Le corps nous fait souvent peur, car notre morale ascétique nous a abondamment parlé des œuvres de la chair, des instincts pervers, des passions dérégées qui nous menacent. Les précis de théologie ascétique et mystique nous en préviennent à souhait — un passage de Tanqueray est très éloquent sur le sujet :

Sans doute le corps, bien discipliné, est un serviteur utile, nécessaire même, dont il faut ménager les forces pour les mettre au service de l'âme. Mais, dans l'état de nature déchue, le corps cherche des jouissances sensuelles sans tenir compte de ce qui est permis ou défendu ; il a même un attrait spécial pour les plaisirs illicites, et parfois se révolte contre les facultés supérieures qui veulent les lui interdire. C'est un ennemi d'autant plus dangereux qu'il nous accom-

12. Cf. Françoise Dolto, *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, tome 1. Paris, Jean-Pierre Delarge, 1977. p. 105-123.

13. Charles Péguy, *Les tapisseries. Ève*. Paris. Gallimard, 1946. p. 11.

pagne partout, à table, au lit, dans nos courses, et qu'il rencontre souvent des complices, prêts à exciter sa sensualité et sa volupté. Ses sens sont en effet autant de portes ouvertes par lesquelles se glisse, s'insinue le subtil poison du plaisir défendu. Il est donc absolument nécessaire de veiller sur lui, de le maîtriser, de le réduire en servitude : faute de quoi, il nous trahira¹⁴.

Ce corps créé, modelé par le Créateur, ne doit pas être considéré comme le bouc émissaire de toutes nos difficultés à vivre, de toutes nos malhonnêtetés. Il importe de nous déculpabiliser du corps perçu comme la source de la plupart de nos maux. Ce sont souvent notre méconnaissance, nos peurs du corps qui sont traduites dans notre non-acceptation, notre dénigrement du corps.

Pourquoi mépriser le corps qui nous permet d'entrer en contact avec les minéraux, les végétaux, les animaux, nos frères et nos sœurs proches, ou devenus proches par des rencontres, de les expérimenter avec toute la force de nos sens ? Le corps n'est pas si débridé qu'on le pense, il possède des régulations qui nous indiquent ce qui nous convient ou ne nous convient pas. Nous sommes souvent peu attentives aux besoins et aux rythmes du corps et nous lui imposons parfois trop de consommation alimentaire, trop d'heures de travail, trop d'excitations, d'inquiétudes de toutes sortes. Et il réagit suffisamment, nous lance des messages variés, si bien que si nous sommes bien attentives, nous pourrions nous réajuster, respecter ses rythmes. Ce corps qu'on juge immoral nous fournit lui-même des prescriptions bien précises pour la croissance saine, vivifiante, lumineuse et même généreuse.

Une réflexion sur la femme courbée et sur les femmes vierges permettra d'éclairer davantage mon propos sur la libération du corps.

La femme courbée

L'épisode évangélique de la femme courbée nous met en présence d'une femme affligée dans son corps depuis

14. Ad. Tanqueray, *Précis de théologie ascétique et mystique*, 8^e édition. Paris, desclée & Cie, 1939. p. 499.

plusieurs années. Jésus lui redonne une position verticale plus bénéfique, plus salubre pour tout son être.

Or il enseignait dans une synagogue, le jour du sabbat. Et voici qu'il y avait là une femme ayant depuis dix-huit ans un esprit qui la rendait infirme ; elle était toute courbée et ne pouvait absolument pas se redresser. La voyant, Jésus l'interpella et lui dit : « Femme, te voilà délivrée de ton infirmité » ; puis il lui imposa les mains. Et à l'instant même, elle se redressa, et elle glorifiait Dieu. (Luc 13, 10-13)

Cette femme ne pouvait plus continuer ainsi repliée sur elle-même, réduite dans son expression physique, handicapée dans d'autres formes d'expression. Jésus se hâte de remettre à cette femme tout son potentiel physique, le jour même du sabbat, au grand scandale du chef de la synagogue. Pour Jésus, la situation était urgente et il fallait libérer la verticalité de cette femme.

La vie animée par la foi chrétienne ne nous dépouille pas de notre condition matérielle ; au contraire, elle nous amène à manifester dans toute sa vigueur les dynamismes qui y sont présents. Devant la femme courbée, Jésus, tel que nous le rapporte l'évangéliste Luc, ne peut accepter une réduction des forces vitales et lui donne de se redresser immédiatement. Il est vrai que Jésus n'a pas guéri tous les paralytiques et les infirmes physiques, et qu'aujourd'hui encore la foi chrétienne ne fait pas disparaître tous les handicaps physiques et psychiques, mais l'intention de Jésus demeure, de nous communiquer la vie en abondance.

Les corps vierges

Le mystère chrétien nous met en présence de Marie, la vierge qui enfante. Cette réalité acceptée dans la foi, qui étonne les sceptiques, manifeste les œuvres fécondes qui doivent émerger des personnes qui ont accepté de vivre la virginité.

La libération du corps par la virginité a souvent été entrevue dans le passé comme une négation du corps, un refus de sa réalité propre¹⁵. Peut-on parler de libération, quand on ne cesse de craindre les effets incontrôlés, maléfi-

15. Charles Davis, *op. cit.*, p. 142.

ques du corps ? Il m'apparaît important de montrer que la virginité bien vécue, c'est-à-dire intégrée dans un processus de croissance complète, ne conduit pas à nier le corps, mais à lui donner une grande disponibilité dans l'expression concrète et tangible de l'affection envers les autres. Étant personnellement engagée dans un projet de vie religieuse, fondée sur la virginité et vivant à une période où l'expression de la sexualité est fortement réclamée et vendue aux enchères des mass-media, j'ai été et je demeure aux prises avec la question de l'intégration de ma sexualité dans le projet de vie poursuivi.¹⁶

Qu'est-ce, au juste, la virginité ? Est-ce seulement le maintien et la préservation d'une situation d'intégrité physique où l'hymen ne serait pas brisé, en ce qui concerne les femmes ? Et en quoi consisterait, alors, la virginité pour les hommes ? La situation des veuves serait à mettre en question, car elles ne pourraient pas entrer dans la vie religieuse, ayant déjà vécu des relations sexuelles. Il paraît sans doute étonnant que je sois aussi précise, mais il faut oser soulever les questions de façon directe et cesser de cacher, dans des raisonnements abstraits, des justifications à la crainte et à une mauvaise perception du corps.

La virginité se présente surtout comme une qualité, une attitude intérieure, plutôt qu'un fait physiologique ou extérieur ; elle offre l'image d'un être libéré qui est libre de servir Dieu.

Dans la théologie de la femme, la « virginité » peut être le symbole de l'autonomie de la femme. La virginité, alors, ne signifierait pas d'abord une femme qui s'abstient de relation sexuelle (ce qui a été ajouté plus tard), mais une femme qui ne conduit pas une vie « dérivée » (comme sœur/épouse/mère) : une femme qui atteint sa maturité en plénitude à l'intérieur d'elle-même comme une personne complète, et qui est ouverte aux autres. À travers ce processus de maturation, elle est *fertile*, elle donne la vie pour Dieu¹⁷.

16. Monique Dumais, « Vie religieuse et féminisme », *La vie des communautés religieuses*, février 1980, p. 53-60.

17. Marianne Katoppo, *Compassionate and Free. An Asian Woman's Theology*. New York, Orbis Books, 1980, p. 20.

La virginité exerce un attrait chez l'être humain en tant qu'elle lui permet une disponibilité plus grande dans sa relation à Dieu, avec les autres ou au service d'une cause. Elle l'affranchit de relations humaines exclusives qui canaliseraient presque tout son potentiel émotif, affectif, sans se laisser entraîner toutefois à un autre extrême, celui d'une complète absence d'attachement amical et amoureux, et à un refus de toutes marques d'affection.

La virginité s'inscrit dans une polarisation dialectique de possession-dépossession. Elle appelle une connaissance intense de tout son être, tout particulièrement du corps, afin qu'étant bien conscientes de ses potentialités, de ses limites, de ses contraintes, nous puissions mieux nous orienter selon la perspective entrevue, recherchée. C'est ainsi que la possession bien réalisée facilite la dépossession. Quand on se connaît bien, les crispations possessives tendent à disparaître pour laisser la place à une grande sécurité, à une confiance éprouvée, à une sérénité profonde qui ouvrent la porte à la dépossession de soi-même au partage avec les autres de tout son être, de ses vibrations les plus intérieures¹⁸.

La virginité signifie donc une ouverture, non un état de fermeture, une célébration d'amitiés et parfois d'amours. La libération qu'elle apporte suppose une connaissance intime de soi-même et permet l'émergence des forces créatrices les plus fécondes.

3 — Célébrer le corps

Corps créé,
corps libéré,
corps aimé,
ceci est mon corps.

Les corps révélés, libérés, appellent à la célébration, à une re-connaissance ardente, concrète et parfois éclatante des attraits, des jouissances, des ferveurs du corps. Prendre conscience d'une réalité, la saisir dans toute son intégralité, donner libre cours à toutes ses potentialités amène à laisser jaillir le chant de la joie, à faire voir la beauté des formes, à goûter l'intensité des vibrations. Cette fête du corps recon-

18. Cf. Monique Dumais, *op. cit.*

nu est offerte à chaque eucharistie, elle éclate magnifiquement dans *Le Cantique des cantiques*.

Ceci est mon corps

Le « ceci est mon corps, ceci est mon sang » de la consécration eucharistique a depuis quelque temps pris pour moi une signification particulière. La Déclaration romaine sur la non-admission des femmes au sacerdoce¹⁹, qui affirme qu'une femme ne pourrait signifier efficacement de façon sacramentelle les paroles ultimes de Jésus à la dernière Cène, parce qu'elle n'a pas une « ressemblance naturelle » avec Jésus, c'est-à-dire sa masculinité, a suscité chez moi une réaction. J'ai découvert que ces paroles sacrées pouvaient être appropriées de façon très significative par les femmes à partir de leurs propres expériences.

Quand le célébrant prononce les paroles « ceci est mon corps », il renvoie au corps du Christ qui nous a sauvés par le don sacrificiel de son corps et qui nous invite aussi à offrir nos propres corps pour la croissance du monde et la communion humaine. Hommes et femmes, nous participons chacun, chacune, à notre façon à cette offrande du corps²⁰. Cependant, par leurs expériences de maternité, les femmes peuvent ressentir de façon bien spécifique le « ceci est mon corps ». Les femmes qui ont conçu, porté pendant neuf mois le corps d'un être nouveau, qui ont vécu avec plus ou moins de grandes souffrances l'accouchement, qui ont enfin serré contre elles ce petit être chéri qu'elles ont procréé, disent avec émotion : « ceci est mon corps ». Seules les femmes connaissent de façon « expérientielle » les multiples changements qui se sont opérés en elles, les tressaillements d'une vie nouvelle encore captive, les insécurités et les enthousiasmes d'un corps qui laisse émerger un autre corps. À cause de cette expérience exaltante et chargée de toutes sortes d'émotions, les femmes peuvent plus que les hommes, qui ont pourtant participé à la fécon-

19. Sacrée congrégation pour la doctrine de la foi, *Déclaration sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel*. Cité du Vatican, 15 octobre 1976.

20. Michel Campbell, « Le don du corps : image et parole », *Communauté chrétienne*, n° 112 (juillet-août 1980), p. 306-314.

dation, s'écrier : « C'est la chair de ma chair, c'est mon corps. »

Le « ceci est mon sang » revêt aussi un sens particulièrement fort quand il est saisi par une femme. L'expérience mensuelle de l'écoulement du sang menstruel, telle que je l'ai expliquée dans la première partie de ce texte, permet aux femmes d'appréhender plus intimement le sens de ces paroles. Présente à son sang, la femme ressent le versement du sang avec sa fluidité, sa chaleur, sa lourdeur, la valeur du sang, quoi ! Du sang de Jésus au sang menstruel des femmes peut s'établir un cycle rédempteur, régénérateur et porteur de vie.

Quand une femme d'une église chrétienne autre que l'Église catholique dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », elle peut offrir le corps de ses enfants, elle peut associer son sang — celui qu'elle voit à chaque mois —, au sang sacrificiel de Jésus. Par ailleurs, la femme qui écoute les paroles du prêtre mâle dans l'Église catholique peut les recevoir de façon bien intense, selon son éveil à une appropriation du corps. Cette compréhension viscérale du corps engendré, du sang qui s'écoule situe les femmes comme des prêtresses exceptionnelles dans l'offrande du corps et du sang de Jésus. Celui-ci n'aurait-il pas souhaité voir des femmes participer à la Cène, la dernière avant sa mort, et laisser retentir en elles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang livré pour le salut du monde » ?

La bien-aimée du Cantique des Cantiques

Que tu es belle, ma bien-aimée,
que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes,
derrière ton voile,
tes cheveux comme un troupeau de chèvres
ondulant sur les pentes du mont Galaad.
Tes dents, un troupeau de brebis à tondre
qui remontent du bain.
Chacune a sa jumelle
et nulle n'en est privée.
Tes lèvres, un fil d'écarlate,
et tes discours sont ravissants.
Tes joues, des moitiés de grenades,

derrière ton voile.

Ton cou, la tour de David,
bâtie par assises.

Mille rondaches y sont suspendues,
tous les boucliers des preux.

Tes deux seins, deux faons,
jumeaux d'une gazelle,

qui paissent parmi les lis. (*Cantique* 4, 1-5).

Le Cantique des Cantiques est une véritable célébration du corps, celui de la bien-aimée comme celui du bien-aimé, quoique de façon plus restreinte pour ce dernier (*Cant.* 5, 10-16). Beaucoup de chrétiens pudiques se sont étonnés de la présence de ce recueil de poèmes très libres sur l'amour parmi les livres canoniques de la Bible ; d'ailleurs, « il constitue une des questions les plus controversées de la littérature biblique²¹ ». Une interprétation allégorique s'est chargée d'éviter « le scandale de cette poésie érotique qui a bien souvent gêné Juifs et chrétiens²² » ; c'était l'amour de Dieu pour Israël ou pour l'Église ou pour l'âme fidèle. Aujourd'hui, le *Cantique des Cantiques* est plus facilement accepté comme l'échange d'amour entre deux jeunes personnes de sexe opposé.²³ Même les exégètes affirment que « le sens spirituel du Cantique est dans son sens littéral²⁴ ».

Le Cantique des Cantiques traduit de façon splendide les cris d'émerveillement et d'extase de tout couple d'amoureux. Tous les sens y participent ; en voici quelques exemples :

la vue : appréhension des formes à travers tout le poème ;

le toucher : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche »
(1,2) ;

21. *L'ancien Testament. Bible Tob.* Paris, Cerf, 1975, p. 1593.

22. *Ibid.*, p. 1594.

23. Cf. l'étude fort captivante de Helmut Gollwitzer, *Song of Love. A Biblical Understanding of Sex.* Philadelphia, Fortress Press, 1979, 79 p. Aussi Dietrich Bonhoeffer a écrit : « Au sujet du *Cantique des Cantiques*, je préfère actuellement le lire comme un poème d'amour mondain. » *Letters and Papers from Prison.* London, Collins, 1966.

24. *L'Ancien Testament*, p. 1595.

- le goût : « Tes amours sont plus délicieuses que le vin » (1,2) ;
« Son fruit est doux à mon palais » (2,3) ;
- l'odorat : « L'arôme de tes parfums est exquis » (1,3) ;
« Qu'est-ce là qui monte du désert,
comme une colonne de fumée,
valeur de myrrhe et d'encens
et de tous parfums exotiques ? » (3,6) ;
- l'ouïe : « J'entends mon bien-aimé.
Voici qu'il arrive,
sautant sur les montagnes,
bondissant sur les collines. » (2,8) ;

« Fais-moi entendre ta voix,
car ta voix est douce. » (2,14).

Ces formes d'expression sensuelle soulignent une découverte et une reconnaissance du langage du corps, de ses possibilités de communication, d'attraction, de séduction. Elles font sentir les courants énergétiques qui animent les rencontres amoureuses, qui atteignent les personnes au plus profond d'elles-mêmes et les poussent à exprimer les plus intimes de leurs sentiments tels que le regard les suscite.

« Tu me fais perdre le sens,
par un seul de tes regards,
par un anneau de ton collier ! » (4,9)

L'amour appelle le dépouillement et le partage. Quand les corps se livrent dans leur nudité, lors de la rencontre sexuelle, c'est le signe de la confiance la plus grande qui est faite à l'autre de l'abandon actif de son corps ; c'est une autre forme d'expression du « ceci est mon corps » ; c'est le corps donnant et donné, s'offrant et recevant, sujet et objet de jouissance.

Les mystiques ont vécu de façon intense le langage d'amour du *Cantique des Cantiques*. Ils et elles ont vibré à cet amour qui leur parlait de leur grand Amour. La lecture de quelques grandes mystiques telles que Thérèse d'Avila, Marie de l'Incarnation nous fait sentir comment ces poèmes

les ravissaient ; elles leur donnaient toutefois un sens uniquement spirituel. Cependant, Thérèse d'Avila n'a pas eu peur de la réalité physique de certains mots et s'étonnaient même du fait que certaines personnes pouvaient ne pas saisir le sens profond du langage utilisé dans le *Cantique*.

Il vous semblera peut-être que certaines paroles des *Cantiques* pourraient être dites dans un autre style ; et notre bassesse est telle que je n'en serais point étonnée. J'ai même entendu des personnes avouer qu'elles évitaient plutôt de les écouter. Ô mon Dieu, quelle misère que la nôtre ! Nous ressemblons à des animaux venimeux qui changent en poison tout ce qu'ils mangent.

...
Ô mon Seigneur, que nous profitons mal de tous les biens que vous nous avez accordés ! Votre Majesté cherche mille moyens, mille voies, mille inventions pour nous montrer l'amour qu'elle nous porte²⁵.

Marie de l'Incarnation est atteinte profondément par les expressions amoureuses du *Cantique des Cantiques*. Son *Témoignage* est jalonné d'extraits de ce petit livre biblique qui la rejoint totalement dans son expérience mystique.

... J'ai lu le *Cantique des Cantiques* dans l'Écriture sainte. Je ne puis rien dire qui ait plus de rapport à mon état d'alors ; mais le fond expérimental fait bien d'autres impressions que les paroles ne donnent.

Elle (l'âme) était soumise à tous les ordres de sa divine Majesté, mais tous ses soupirs aspiraient, comme l'Épouse, au baiser de la bouche²⁶.

Le corps, il est particulièrement célébré à travers la liturgie chrétienne qui, devant s'exprimer avec des signes sensibles, ose toucher ce corps ; verser de l'eau sur la tête de la personne baptisée ; marquer d'huile son front au baptême, à la confirmation ; signer ses mains d'huile à l'ordination au sacerdoce ; ses yeux, ses oreilles, son nez, ses mains, ses pieds au sacrement des malades ; ou pendant la célébra-

25. Sainte Thérèse de Jésus, *Oeuvres complètes*. Paris, Éditions du Seuil, 1949, p. 1390-1391.

26. Marie de l'Incarnation, *Le témoignage de Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1931, p. 93, 42.

tion des funérailles le vénérer en aspergeant et encensant le corps privé de vie. De plus, cette chair qui semblait condamnée par saint Paul est appelée à ressusciter, selon ce que nous répétons dans le Symbole des Apôtres. Moments précieux de la vie où le christianisme manifeste sa foi dans le corps sensible !

Conclusion

Femmes faites chair, sont-ce là des expériences, des images qui peuvent être « sauvées » par la foi chrétienne ? Naomi Goldenberg, se basant sur des études de Freud et de Jung, est très pessimiste sur la possibilité pour le christianisme d'intégrer une image féminine de Dieu et par conséquent les femmes. L'image de Dieu Père est si omniprésente, si influente que s'il arrivait que les femmes fussent traitées comme égales aux hommes, le judaïsme et le christianisme seraient radicalement changés et disparaîtraient²⁷.

Je ne connais pas, présentement, toute la portée révolutionnaire du travail que j'ai entrepris : celui d'exprimer les expériences des femmes, de les valoriser, de les rendre le plus fécondes possible et surtout de les intégrer complètement à notre vie dans la foi chrétienne. C'est une tâche qui est merveilleuse, en ce qu'elle fait puiser à mes sources les plus vitales. C'est une tâche inquiétante, aussi, face à certaines femmes qui ne veulent pas sonder leurs entrailles fermées culturellement, face à certains hommes qui se sentent menacés dans leur moitié de perception de l'humanité. C'est une aventure où je fais confiance à toutes les fécondités, les miennes et celles des autres femmes, où j'ai foi et espérance en un support déjà là et à venir des sœurs et des frères. C'est, en somme, un chant de délivrance où tout semble permis parce que sauvé.

Monique Dumais
théologienne (éthique)
Université du Québec
à Rimouski

27. Naomi Goldenberg, « Woman and the Image of God : A Psychological Perspective on the Feminist Movement in Religion », *International Journal of Women's Studies*, vol. 1, n° 5 (September-October 1978), p. 468-474.